

L'Institutrice des Riaux

Par Pierre DAX

Ella eut le coup de foudre. M. passe les jambes, ses lèvres dans son verre et dit à Pierre : « Voulez-vous venir deux minutes, M. tout à côté, dans mon cabinet. Je ne suis pas pour plus de deux minutes, mais pour expliquer le résultat de mes recherches, nous sommes au vase de ma récompense pour la partie de mademoiselle... »

Seule avec lui ? N'allait-elle pas être toute seule ? Jamais elle n'aurait répondu avec calme, ni même soutenu son regard, connu tout à l'heure, tellement elle était troublée ! Il y avait plus qu'un peu d'émotion dans l'œil de Marguerite.

Il y avait de l'amour, de l'envie, de l'adoration dans l'œil de Marguerite.

Ella frissonnait comme devant un serpent. Vaillant un éclat de charme. Dans l'ombre, on ne sait jamais ce que réserve l'heure qui commence.

En tous cas, continuait-il, il voit tout, plus intime, et le regard fait sur le visage pour ne perdre ni un regard, ni un émouvement de lèvres, il y a des heures qu'il ne devrait jamais faire. Elles ferment leur rêve et ces staves ne devraient pas avoir de réveil...

Marguerite crut que son pauvre petit cœur défaillait.

— Vous ne me croirez pas, mademoiselle ?

Qu'est-ce que je répondrai ?

Pouvait-elle s'effrayer ?

Elle était si bercée par la douce voix... Elle était si sûre de ces mots qui ne s'adressaient qu'à elle...

Il avait l'air si sincère...

Le langage de ses beaux yeux bleus reflétait l'amour !

Elle se répondit pas.

Léonce continua.

— Vous n'avez jamais éprouvé de ces sentiments ? Pourquoi quelles autres, que j'aurais d'un autre, pour peupler une vie, pour faire entrer les plus rayonnants capteurs des plus grandes solitudes.

Puis avec un regard d'amour :

— Avez-vous habité la campagne, mademoiselle ?

— Oui, monsieur. Nous y restons six mois de l'année.

— On vous appelle Marguerite. Je crois ?

Elle fut évidemment flattée.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais.

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

Bonnes minutes de silence.

Croyez-vous à la destinée, mademoiselle ?

— Oui, monsieur. C'est aussi une chose que je crois.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?

D'une voix un peu étranglée, elle répondit :

— La solitude des champs ne m'étrange pas.

— Ah ! quelle contrée ?

— L'Orléanais, la campagne ?

— Mais, oui.

— Vous y viviez volontiers ?